

Petits égarements quotidiens

La tante

La disposition des places ne facilitait certainement pas la conversation: sa nièce occupait la place en bout de table dans un angle extrême de la salle et les trois autres femmes étaient assises l'une à côté de l'autre, le dos contre le mur.

Tante Victoria se taisait, toute occupée à avaler ses « tortellini ». Sa nièce Alma parlait d'un ton strident, dominant la voix des présents. L'amie de sa nièce acquiesçait de la tête pour confirmer son total accord sur la version des faits exposés. La quatrième femme, la visiteuse, ne savait que dire. La situation pouvait apparaître embarrassante.

Assise à une certaine distance, sa nièce pouvait croire ne pas être entendue, et avait un alibi pour maintenir le volume excessif de sa propre voix ainsi que le ton monocorde ou inexpressif.

La visiteuse à l'ouïe sensible ne savait pas ce qui pouvait lui déplaire le plus. Elle tentait de comprendre les causes qui lui provoquaient une sensation désagréable. Désagréable était le ton strident de la nièce qui ne montrait aucune consonance émotive dans les mots prononcés. Elle ne savait pas si elle devait être contrariée par la présence inopportune de la tante ou par la sienne. Ce qui était certain c'est qu'elle ressentait l'impression précise d'être prise au piège, même si elle avait accepté de bon gré l'invitation de Serena, l'amie de la nièce.

La tante continuait à se taire et les rides de son visage se plissaient, de plus en plus serrées, tandis que la masse exigüe de sa chair se rapetissait en se contractant sur les os mandibulaires. Sa mandibule au travail, la tante accomplissait le devoir de se maintenir en vie, avec un attachement et une obstination indestructibles, pendant tout le temps qui lui était destiné.

Sa mandibule émettait un bruit que la visiteuse imaginait comme un clic-clac lent, sec, mécanique, rythmé par une détermination assurée. Puis l'image resta sans sonorité parce que la voix jacassante de la nièce en empêchait l'écoute.

« Même du dentier de ma tante, il faut que je m'occupe. On dirait qu'elle est autonome, mais elle ne l'est pas. Elle a quatre-vingt-cinq ans »... elle soulignait le nombre, par l'allongement des voyelles. « Et en plus ma tante est seule »... Ici, la voix de la nièce ralentissait pour une pause nécessaire qui faisait allusion à la solitude de la vieillesse. Elle tenait à souligner qu'elle s'occupait de sa tante en personne responsable et capable de faire le bien, en pensant ainsi se poser comme un exemple de probité, désintéressé et presque héroïque.

« Personne ne veut plus de ma tante. Ses autres neveux et nièces ne veulent plus s'en occuper. Elle, elle a perdu la mémoire. Elle te pose une question et toi tu lui réponds? Elle oublie d'avoir eu la réponse et, quelques minutes après, elle répète la même question qu'elle vient de poser. Toi tu lui réponds et elle, elle oublie... Jusqu'à ce que tu décides de ne plus lui répondre; ou si tu réponds tu as perdu

patience et tu lui hurles que tu n'en peux plus. Elle te rend folle. Il faut dire que son état a beaucoup empiré depuis que maman est morte. Moi après tout je ne suis plus jeune. Je suis seule moi aussi. J'ai soixante ans et, de moi, les autres neveux s'en foutent. Ça fait trois ans que je passe mes vacances avec ma tante ».

Et Serena, d'une voix plus basse que celle de la nièce, mais pas assez basse pour ne pas être entendue par la tante : « c'est un vrai pot de colle : Elle l'appelle de Palerme trois fois par jour pour dire qu'elle est seule. Maintenant elle a exigé la chambre à côté de sa nièce, un petit appartement. Alors que moi – moi, tu m'entends ?!- je dois dormir toute seule ! »

Toujours silencieuse la tante avait terminé ses « tortellini ».

La visiteuse était de plus en plus sur les charbons ardents. Le fait que la tante ne se rappelait pas les réponses aux questions ne voulait pas dire qu'elle ne comprenait pas et qu'elle ne pouvait pas souffrir pour ce qu'on était en train de dire ouvertement d'elle en sa présence. Elle aurait voulu trouver la manière de faire comprendre à la tante que son écoute était neutre et qu'elle était profondément désolée d'avoir été mise au courant, sans aucune délicatesse, de faits intimes que seul un membre de la famille aurait dû écouter et qui au contraire étaient étalées par la nièce avec l'intention provocante de briser le mur de discrétion qui entoure, généralement, les malheurs familiaux. Pour la nièce il s'agissait d'un problème social à dénoncer partout et de toute façon, étant donné qu'elle avait du mal à en supporter le poids toute seule.

La visiteuse trouvait cette exhibition à table de très mauvais goût au point de lui couper l'appétit, c'est pourquoi elle décida d'adresser la parole à la tante, en pensant lui offrir une occasion pour se défendre verbalement.

« Vous vous plaisez à Chianciano? » Commença-t-elle.

« Oui » répondit la tante. En ajoutant péremptoire : « Mais je ne suis pas de C. Je suis née à Palerme, moi. Je ne suis pas d'ici. »

Et juste au moment où la visiteuse était en train de dire à la tante qu'il n'était pas nécessaire de préciser son origine vu l'évidence de son originaire accent sicilien, se superposa la voix tonitruante de la nièce qui interrompit la tentative d'impliquer la tante dans la conversation.

« J'écrirai un livre » disait la nièce. « J'ai pris des notes. J'écrirai des lettres aux journaux. Je parlerai à madame Une telle, personnage influent en politique. Mon bureau servira à différents experts, même aux gérontologues. Personne ne s'occupe de ces vieux. On ne sait pas combien coûte par jour une infirmière et quels sont les prix d'une maison de repos convenable. Ma tante a une retraite, mais elle ne peut pas se permettre une infirmière particulière. »

La visiteuse à qui s'adressait le plaidoyer, coupable de ne pas être en âge de se poser le problème, détourna son regard et remarqua plusieurs tables avec des femmes seules, des femmes âgées accompagnées de leurs filles ou avec de rares couples d'un certain âge. Puis son attention fut attirée par le visage d'un homme de cinquante ans à la barbe grisonnante, la peau mate, la silhouette sèche, l'appétit déclaré par la rapidité avec laquelle il portait les aliments à sa bouche. Ce n'est pas que cet inconnu lui plût, mais elle n'arrivait pas à en détacher son regard, attirée magnétiquement par cette

tâche de couleur faite de soleil, de mer, de nage salutaire, bref d'une vie différente à laquelle elle aurait voulu s'accrocher comme au survivant d'un monde disparu.

Dans la salle on respirait l'air d'une maison de repos, un stationnement hors des circuits chaotiques et affairés du monde. Ici, la seule occupation semblait celle de tuer le temps. Parler des maladies, des défunts, des souvenirs du passé était le seul sujet d'intérêt pour celles qui se considéraient désormais dans la dernière salle d'attente. Elles n'étaient même plus dans le présent, déjà des spectres dans un rêve qui ne les concernait plus.

« Qui a peur de mourir? » se demandait-elle. Mourait celui qui n'acceptait pas la vie même dans ses aspects les plus cruels, celui qui fermait les portes au nouveau, celui qui ne se modifiait pas, même à travers la souffrance, acceptant toutes les pertes, y comprise celle de son propre corps. Elle se répétait le même refrain: d'un côté les mortifères, de l'autre les amants de la vie, au-delà de l'âge de leur état civil, au-delà de leurs cheveux blancs ou teints. L'envie de vivre pouvait s'éteindre à n'importe quel moment, il fallait toujours retrouver la force de repartir à zéro et croire que l'existence trouverait des chemins insoupçonnés pour réaliser le dessein secret qui la concernait... La voix de Serena, qui la ramena au présent, semblait se nouer au fil de ses pensées : « Au fait, ma chère, combien de morts avons-nous ensevelis ? ». La nièce faisait une liste mise à jour de ses chers disparus, s'inquiétant de pouvoir omettre d'autres probables disparus dont elle n'avait pas de nouvelles.

« Cette année mon père aussi est mort » intervint Serena, en laissant entendre qu'à partir de ce jour là sa vie avait changé. Elle avait vécu sous la protection paternelle jusqu'à soixante cinq ans.

Maintenant la nièce indiquait une vieille dame distinguée portant des sandales blanches aux talons larges et bas démodés. « Tu vois celle-là ? » dit-elle, en s'adressant à la visiteuse. « Elle venait toujours ici avec son mari. Elle est devenue veuve cette année. Je l'observe depuis ce matin : elle reste assise en feuilletant son journal, puis tout d'un coup elle se lève, elle a l'air de vouloir sortir de l'hôtel, d'aller quelque part. Elle prend son petit sac et son châle, s'approche des escaliers, fait marche arrière, s'affaisse sur un fauteuil et y reste quelques minutes. Puis elle se relève, se dirige vers le bar, regarde rêveuse le barman, ne commande rien à boire, s'avance vers la véranda à la recherche de quelque chose. Elle n'arrive pas à prendre de décision, elle ne sait pas où aller... On dirait un chien errant qui a perdu son chemin pour rentrer chez lui. »

Comme envahie par une stupeur soudaine, Serena reprenait la parole : « Ici on trouve une présence massive de veuves. Ce sont elles qui survivent. Comment se fait-il que l'homme meurt toujours le premier ? »

La visiteuse tenta de rappeler les statistiques sur la longévité féminine, espérant que l'ouïe de la veuve et de toutes les présentes ne fonctionnât plus. Du moins elle souhaita que ce trouble du troisième âge se fût diffusé largement comme un bouclier de protection pour les dames, en mesure de les défendre de la vulgarité des rumeurs inopportunes. Enfin elle décida d'attendre la pause successive de la conversation pour annoncer qu'elle partirait assez vite.